

Nous sommes tous coupables

Jean-Marie Muller*

« *Chacun de nous est coupable devant tous pour tous et pour tout.* »

Dostoïevski

Les Frères Karamazov

Je termine mon texte sur les crimes perpétrés par Mohamed Merah¹ par ces phrases :
« Oui, les meurtres de Mohamed Merah sont des crimes contre notre commune humanité...

Qui pourrait penser les justifier ?

Non, Mohamed Merah n'est pas un « monstre » qu'il faut retrancher de notre humanité...

Oui, les meurtres des enfants palestiniens et afghans sont aussi des meurtres injustifiables...

Oui, la mort de Mohamed Merah est aussi un drame...

Oui, nous sommes tous responsables...

Et nous sommes tous coupables...

Nous sommes tous meurtriers...

Et Mohamed Merah, en dépit de toutes ses errances, est lui-même une victime de ce monde meurtrier...

Quand tout est dit, et quoi qu'on en dise encore, il est permis de penser que nous avons envers lui un devoir d'humanité qui nous conduit à exprimer à son égard un geste de compassion...

Chacun de nous est sommé d'assumer sa part de responsabilité pour inscrire dans l'histoire les principes philosophiques et les actions politiques, les uns et les autres respectueux de la dignité humaine, qui permettront de faire face aux injustices et aux violences qui meurtrissent les hommes dans notre société et partout dans le monde...

Pour maintenir l'espérance vivante dans le cœur de nos enfants... »

Par le miracle d'Internet, ce texte a beaucoup voyagé d'ordinateur en ordinateur, de blog en blog, de site en site par-delà les frontières. Parmi les nombreux retours, qui me sont

parvenus, la grande majorité des lecteurs – connus ou inconnus – me disent qu'ils se retrouvent parfaitement dans ce que je me suis efforcé d'exprimer, qu'ils partagent totalement ma vision des événements. Beaucoup me remercient en me témoignant d'une amitié chaleureuse qui m'a profondément touché. Quelques un(e)s cependant me disent que, s'ils partagent l'essentiel de mes assertions, ils ne peuvent pas adhérer à ce que j'écris lorsque j'affirme :

« Nous sommes tous coupables,

Nous sommes tous meurtriers »

Ils se refusent à se sentir coupables des meurtres qui ensanglantent notre monde. Je peux comprendre ce refus, tant il est vrai que la notion de « culpabilité » est affectée d'un coefficient négatif qui nous rebute.

Je dois dire que ces quelques mots, « Nous sommes tous coupables », sont venus spontanément au bout de mes doigts pour conclure ma réflexion. Mais j'ai été surpris de les avoir écrits et lorsque je les ai vus s'afficher sur mon petit écran, j'ai été tenté de les effacer en me disant que je ne pouvais tout de même pas affirmer cela, que je ne pouvais certainement pas me sentir coupable de tous les meurtres du monde. Mais je n'ai pas pu les supprimer...

Je me suis alors ressouvenu de cette phrase prononcée par l'un des personnages des *Frères Karamazov* de Dostoïevski, Marcel, le frère du starets Zosime : "Chacun de nous est coupable devant tous pour tous et pour tout, et moi plus que les autres²." Probablement avais-je déjà ces mots à l'esprit lorsque j'ai écrit mon texte. J'ai en effet été très marqué par ces mots à l'allure extravagante. J'avais le plus grand mal à les accepter, sans pour autant parvenir à les récuser. Je les cite dans mon livre *Le principe de non-violence*³ en précisant qu'ils sont souvent repris par Emmanuel Lévinas.

Je suis allé relire le propos de Dostoïevski dans le texte et j'ai pensé un moment les mettre en exergue de mon article comme pour me justifier, mais je me suis dit que leur radicalité risquerait d'aggraver mon cas. Je n'en ai donc rien fait. Mais j'ai gardé mes mots et, à bien y réfléchir, je pense qu'ils expriment une vérité essentielle.

Aujourd'hui je me sens l'obligation de revenir sur ma « petite phrase » non pas pour tenter de convaincre ceux qu'elle n'a pas convaincus – je respecte profondément le point de vue, le point de regard, le point de pensée de ceux qui la contestent -, mais pour tenter de me faire comprendre, pour continuer à partager, à dialoguer.

Pour cela, je me référerai essentiellement aux écrits du philosophe Emmanuel Lévinas. Je ne cache pas que la lecture de cet auteur est difficile, mais sa pensée est d'une remarquable fécondité et mérite que nous lui prêtions attention. Après avoir rapporté les propos de

¹ www.non-violence-mp.org

² Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, Paris, Gallimard, 1948, p. 264

³ *Le principe de non-violence, parcours philosophique*, Paris, Desclée de Brouwer, 1995, p.80.

Dostoïevski sur la « culpabilité » de chacun de nous « devant tous pour tout pour tout », le philosophe écrit : « Non pas à cause de telle ou telle culpabilité effectivement mienne, à cause de fautes que j'aurais commises ; mais parce que je suis responsable d'une responsabilité totale, qui répond de tous les autres et de tout chez les autres.⁴ » Certes, pour l'heure, les propos de Lévinas risquent d'apparaître aussi surprenants que ceux de Dostoïevski. Prenons le temps d'aller rendre visite au philosophe pour lui demander davantage d'éclaircissements.

L'éthique de Lévinas est toute entière fondée sur ma responsabilité vis-à-vis de l'autre homme. En m'approchant et en venant à ma rencontre, l'autre homme m'interpelle et me sollicite : il en appelle à ma responsabilité. Lui répondre, c'est répondre de lui. En découvrant le visage d'autrui, je deviens responsable de lui. Certes, je pourrais me détourner de lui, mais, humainement, je ne le peux pas : "Le visage s'impose à moi sans que je puisse rester sourd à son appel, ni l'oublier, sans que je puisse cesser d'être responsable de sa misère⁵." En rencontrant l'autre homme, je deviens son ob-ligé (du latin *ob-ligare*, être lié) ; j'ai l'obligation de ne pas le laisser seul. En devenant responsable de l'autre, j'accède à la dignité d'un être unique et irremplaçable : ma responsabilité est une élection. "Être moi, signifie, dès lors, ne pas pouvoir se dérober à la responsabilité. (...) Mais la responsabilité qui vide le Moi de son indépendance et de son égoïsme (...) confirme l'unicité du Moi. C'est le fait que personne ne peut répondre à ma place⁶." Ainsi l'homme devient lui-même, non pas en réfléchissant sur lui, mais en devenant responsable de l'autre : "Il s'agit de dire l'identité même du moi humain à partir de la responsabilité⁷." Ce qui fonde et structure l'humanité de l'homme, c'est la responsabilité pour l'autre homme. C'est cette responsabilité qui donne sens, dignité et grandeur à l'existence humaine. Je ne suis pas moi-même ma raison d'être : ma raison d'être est ma relation à l'autre. Emmanuel Lévinas ne cesse de plaider en faveur de l'inversion, du retournement qui substitue au pour-soi de l'ontologie le pour-l'autre de l'éthique.

En devenant responsable de l'autre, je deviens tout particulièrement responsable de sa mort. J'entre dans « l'inquiétude-pour-la-mort-de-l'autre-homme⁸ ». Je dois craindre la mort de l'autre homme plus que ma propre mort. Mais force est de reconnaître que j'aurai les plus grandes difficultés à assumer cette responsabilité qui signifie l'éthique. Cette responsabilité n'est pas naturelle, elle est contre-nature. J'aurai toujours la tentation de me dérober. Lévinas en arrive à poser cette étonnante question : « Est-ce qu'en étant, en persistant dans l'être, je ne tue pas⁹ ? » Sa réponse rejoint très précisément la problématique que j'ai tenté de définir dans

⁴ Emmanuel Lévinas, *Éthique et infini*, Paris, Le livre de poche, 1982, p. 95. Lévinas cite également les propos de Dostoïevski dans *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Paris, Le livre de poche, 1974, p. 228.

⁵ Emmanuel Lévinas, *Humanisme de l'autre homme*, Paris Le livre de poche, 1994, p. 52-53.

⁶ *Ibid.*, p. 53-54.

⁷ Emmanuel Lévinas, *Éthique et infini*, op. cit., p. 97

⁸ Emmanuel Lévinas, *De Dieu qui vient à l'idée*, Paris, Vrin, 1992, p. 248.

⁹ Emmanuel Lévinas, *Éthique et infini*, op. cit., p. 119.

mon texte sur les meurtres et la mort de Mohamed Merah quand j'écris « Nous sommes tous meurtriers » : « On ne peut, dans la société telle qu'elle fonctionne, vivre sans tuer¹⁰. » Bien sûr, généralement, les meurtres dont je suis responsable ne relèvent aucunement d'une conscience intentionnelle, en ce sens que je ne tue pas volontairement. Je ne commets aucun meurtre de mes mains. La non-intentionnalité doit s'entendre selon la modalité de la passivité, de l'indifférence, de l'omission. Tout occupé à affirmer et à affermir la prédominance de mon propre moi, je me désintéresse de l'autre homme et je le laisse à son sort, alors même qu'il est menacé de mort. « La mort de l'autre homme, précise Lévinas, me met en cause et en question comme si de cette mort, je devenais par mon indifférence, le complice¹¹. » Si l'autre homme meurt de mort violente, je suis donc complice de son meurtre. Certes, je n'ai aucune part de responsabilité intentionnelle dans l'événement, ma part de culpabilité se situe en deçà et au-delà de l'événement et elle est non-intentionnelle. Je suis responsable de « non-assistance-à-personne-en-danger ». Cette responsabilité n'est pas d'ordre juridique – inutile d'aller consulter le code pénal... –, mais si je suis effectivement « complice » de la mort d'autrui, alors, n'ayons pas peur du mot mais disons le : je suis « coupable ».

C'est pourquoi, je dois continuellement craindre « pour tout ce que mon exister, malgré mon innocence intentionnelle et consciente, peut accomplir de violence et de meurtre¹² ». Si je deviens responsable du meurtre d'autrui par mon désintéressement à son égard, alors, en effet, ne suis-je pas coupable de sa mort ? Cette responsabilité de la vie et de la mort de l'autre fonde l'humanité de l'homme et lui confère sens et transcendance. Elle fonde la solidarité existentielle, la communion spirituelle de tous les humains dans l'universelle humanité. Lévinas insiste : « L'humain ou l'intériorité humaine c'est le retour à l'intériorité de la conscience non-intentionnelle, à la mauvaise conscience, à sa possibilité de préférer l'injustice subie à l'injustice commise¹³. » Mais, là encore, Lévinas place si haut l'exigence de l'éthique que chacun de nous risque de ne pas se sentir à la hauteur.

D'autant plus qu'il arrivera souvent que, moi-même et l'autre homme, qu'il s'agisse de mon prochain ou de mon lointain – surtout s'il s'agit de mon lointain avec lequel je suis pourtant également lié –, nous nous trouvons ensemble devant l'inexorable. Et il importe qu'en prenant conscience lucidement de ma « culpabilité », je me protège contre toute obsession morbide. Tout simplement pour pouvoir vivre, la prise de conscience de ma responsabilité ne doit pas générer une conscience malheureuse. Pour cela, je ne peux pas ne pas m'en tenir à assumer ma part de responsabilité, toute ma part mais rien que ma part. Comment pourrait-il en être autrement ? À l'impossible, nul n'est tenu, mais chacun est tenu de faire le

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Emmanuel Lévinas, *De Dieu qui vient à l'idée*, op.cit., p. 245.

¹² *Ibid.*, p. 262.

¹³ *Ibid.*, p. 265.

possible, tout le possible mais rien que le possible. Ma « mauvaise conscience » ne doit exprimer que ma conscience en éveil. Et l'accomplissement de ma part de responsabilité me permet d'atteindre ma part de sérénité. Mais, pour être en règle avec moi-même et avec l'autre homme, je dois reconnaître que je demeurerai toujours en reste. Je ne serai jamais quitte. C'est ce « reste » qui me fait prendre conscience de ma culpabilité non-intentionnelle. Je demeure « astreint à la responsabilité pour la mort de l'autre homme, (...) comme perdant devant la mort d'autrui l'innocence de mon être : mise en question devant la mort de l'autre comme un remords ou, du moins comme un scrupule d'exister. Mon exister dans ma quiétude n'équivaut-il pas à un laisser mourir l'autre homme¹⁴ ? » Difficile question qui ne cesse de nous mettre en question. Mais faut-il refuser ce questionnement pour nous réfugier dans la bonne conscience de la « belle âme » ?

Le propre de l'éthique est d'être sans limites, mais le propre de l'homme est d'avoir des limites, même si celles-ci ne sont pas strictement délimitées. C'est à l'intérieur de ces limites que chacun doit exercer sa part de responsabilité et, ce faisant, il trouvera sa part d'espérance et sa part de bonheur.

« Il faut que vous pensiez, me disait un jour l'abbé Pierre, qu'il existe une part d'irréparable dans les injustices, les violences et les souffrances du monde. » Cette réflexion qui m'a surpris est restée gravée dans mon esprit. La raison voudrait s'insurger en considérant que cet aveu d'impuissance est un aveu de faiblesse. Mais le réalisme nous oblige en effet à reconnaître une inévitable part d'irréparable dans l'histoire des hommes et des sociétés. Prendre la mesure de cet irréparable n'est point renonciation, ni abdication, ni résignation, ni démission, mais sagesse. Cet irréparable constitue une tragédie où la déraison injuste, violente et meurtrière des hommes l'emporte sur la raison. Il nous faut apprendre humblement à faire face au destin tragique de l'humanité en souffrance.

En dernière instance, il nous faut tenir, soutenir et maintenir que le meurtre n'est pas une fatalité de l'histoire. Lorsqu'il nous apparaît comme une fatalité, c'est en réalité c'est une fatalité tout entière construite de mains d'hommes. Ce qui signifie que les hommes, avec leurs mains nues, peuvent la déconstruire. Pour ne pas désespérer de l'humanité.

* Philosophe et écrivain, membre du Mouvement pour une Alternative Non-violente
(MAN : www.nonviolence.fr)

¹⁴ *Ibid.*, p. 248.